

Hoger
Algemeen
Voortgezet
Onderwijs

Vooropleiding
Hoger
Beroeps
Onderwijs

HAVO Tijdvak 1
VHBO Tijdvak 2
Dinsdag 25 mei
9.00–11.30 uur

Tekstboekje

L'école-télé aide aussi à guérir

L'audiovisuel à l'hôpital. Au service des enfants malades, l'école de Trousseau, depuis dix ans, est pionnière en Europe. Avec la vidéo mobile, elle marque encore un point de plus.



- 1 « Ah ! vous voilà ! Vous tombez bien. Dans dix minutes, il y aura une émission directe. Je vais d'abord demander aux enfants de deviner votre profession. Ensuite, ils poseront toutes les questions qu'ils veulent. »
- 2 C'est la méthode Hélène Voisin, la directrice du centre scolaire de l'hôpital d'enfants Armand-Trousseau. Avec elle on comprend tout de suite ce que c'est que l'interactivité. En cinq minutes nous (Gérard, le photographe, et moi) devenons les sujets de l'émission. Plantés devant la caméra, téléphone sans fil à la main.
- 3 Les enfants, téléphoneront-ils, ne téléphoneront-ils pas ? On va bien voir s'il fonctionne, ce fameux Canal Trousseau. Hélène Voisin, elle, n'en doute pas. Et n'a d'ailleurs pas le temps de préparer davantage sa présentation de l'émission directe de ce jour, car le téléphone se fait déjà entendre : – « Bonjour ! Ici NPC 2 (nouveau pavillon de chirurgie, 2e étage). Est-ce que tu travailles à la Cité des sciences ? » – « Non, pas du tout. » – « Tant pis, au revoir. »
- 4 Mais déjà le téléphone s'impatiente de nouveau : – « Allô, c'est Nadia. Est-ce que ton métier a un rapport avec l'écriture ? » – « Oui, à quoi penses-tu ? » – « Journaliste. » – « Gagné ! » Le jeu terminé, plus de quarante autres questions nous seront posées.
- 5 Canal Trousseau. Une expérience pionnière à l'hôpital, une première européenne qui fête son dixième anniversaire. Dix ans de doutes et d'essais. Qu'elle est loin, cette première édition ! Aujourd'hui l'école vient d'acheter une vidéo

mobile. Techniquement, Canal Trousseau est simple. Grâce au câblage, les émissions sont reçues dans les classes des différents pavillons et dans la plupart des chambres, même stériles. Au total, une bonne centaine de téléviseurs. Et une équipe d'une douzaine d'institutrices.

6 Jusqu'à ces dernières semaines, tout programme venait d'une petite chambre au sous-sol. L'arrivée de la vidéo mobile permet maintenant de réaliser des émissions en direct de n'importe quelle classe. Et l'enseignante qui donne le cours peut être appelée sur son téléphone sans fil de n'importe quelle chambre. Tous les enfants qui regardent peuvent intervenir à tout moment. S'ils le souhaitent, car Canal Trousseau n'est pas obligatoire. Chaque enfant, dans sa chambre, garde la liberté de pousser ou non sur le bouton du téléviseur tous les matins à 10h30.

7 Il est évident que Canal Trousseau est une véritable aide pour les enfants dont les séjours sont prolongés ou répétés. Comme pour Sofia, ravissante adolescente, quinze ans et en 3e au collège à Suresnes. Sofia est en hémodialyse¹). Elle passe trois jours par semaine à Trousseau. Virginie, l'institutrice, l'aide à se préparer à son examen. Mais Sofia reste lucide : « L'an dernier, j'ai été greffée²) et j'ai pris du retard. Et j'ai manqué six semaines au deuxième trimestre. Je vais devoir redoubler. Mais ça va repartir. »

8 Sûr, ça va repartir. Danièle Dedieu, l'assistante sociale : « L'an dernier, j'ai repris tous les dossiers scolaires des enfants greffés. On s'aperçoit que les résultats scolaires, comparés à ceux de la population générale, sont dans la moyenne. Beaucoup d'enfants, qui arrivent en dialyse vers douze, treize ans, ont déjà redoublé une ou deux classes. Ici, ils reprennent un cursus normal, sans redoublement. »

9 Toutes les institutrices de l'école de Trousseau pourraient multiplier les exemples de réussites. Une ombre passe pourtant dans le regard d'Hélène Voisin : « Ce que je regrette, dans Canal Trousseau et dans l'école à Trousseau... c'est l'attitude des adultes. Par exemple, jamais une commission de l'audiovisuel n'est venue à Trousseau pour voir ce que nous faisons. Et au Ministère de L'Education nationale, sait-on vraiment que ça existe ? » Pourtant Hélène Voisin garde l'espoir. Car Canal Trousseau et son expérience sont une véritable réussite !

d'après Pierre Fliecx, dans « Le Figaro Magazine » du 4 mai 1996

noot 1

est en hémodialyse = ondergaat een nierdialyse, krijgt een kunstnierbehandeling

noot 2

être greffé = een transplantatie ondergaan (in dit geval: een niertransplantatie)

Claudie, la première Française à entrer dans l'espace

1 ¹ Les yeux noirs, cheveux
noirs. Joli sourire, épaules
musclées. Sa silhouette est
parfaite, en combinaison
5 bleue d'entraînement ou en
ensemble jupe-chemisier-
talons hauts avec un grand
foulard coloré jeté sur
l'épaule. Claudie André-
10 Deshayes, née il y a trente-
neuf ans au Creusot, connaît
son destin depuis 1985, an-
née où elle a été sélection-
née : devenir la première



15 Française dans l'espace.
2 « Elle est meilleure que
nous tous sur le tabouret
tournant et dans la centri-
fugeuse », plaisante mi-admiratif, mi-jaloux, le
20 cosmonaute français Michel Tognini. Voilà un de
ces appareils de torture avec lesquels les cosmo-
nautes font preuve de leurs capacités physiques
pendant l'entraînement. La centrifugeuse de la
Cité des étoiles, à une heure de Moscou, est
25 justement un monstre fait pour faire la
différence entre ceux qui seront ou ne seront
pas cosmonautes : « 50% ne passent pas cette
30 sélection », explique un des responsables de la
Cité. En effet, quand elle se met à tourner à
grande vitesse, la grosse machine simule les
intenses variations de vitesse que sentent les
cosmonautes en retournant sur Terre. Cela n'a
pas fait peur à Claudie qui avoue même son
3 « plaisir » à pareilles sensations.

35 Claudie est aussi une connaisseuse
scientifique du corps. Et pas seulement du sien.
Pendant huit ans, elle a travaillé dans la clinique
de rhumatologie de l'hôpital Cochin. Elle a
aussi, et ce fut une chance, lu certaines affiches
40 sur les murs de l'hôpital.

4 En 1985, elle lit sur l'une d'elles que « le
Centre national d'études spatiales (Cnes)
demande des pilotes d'essai et des scientifiques
pour futures missions dans l'espace ». « Je n'ai
45 pas hésité, dit-elle, car je n'ai jamais oublié les
images des premiers pas de l'homme sur la lune
en 1969. »

5 Ce sont surtout ses capacités très diverses
qui font impression sur les sélectionneurs. Mille
candidats, sept élus. Dont trois pilotes et quatre
50 scientifiques. Elle est l'une de ces quatre. La
seule femme. Celle qui a songé, petite, à devenir

prof de gym, va mettre à
profit ses doubles qualités
55 physiques et scientifiques.
Avec du rêve en plus : « On
me proposait d'exercer mon
métier en participant à
l'aventure du siècle. » Elle
60 n'a pas hésité. Les missions
spatiales, qui doivent être
préparées plusieurs années
à l'avance, nécessitent la
coopération de nombreux
65 laboratoires et chercheurs.
A Paris, pendant six ans, elle
participe aux travaux du
laboratoire de physiologie
du CNRS (Centre national
70 de la recherche scienti-
fique). Là, on s'interroge sur la façon dont le
corps et le cerveau s'adaptent à l'apesanteur³).

En 1988, à l'occasion du vol de Jean-Loup
Chrétien dans le vaisseau spatial Mir, Claudie
75 André-Deshays prépare déjà ce genre
d'expériences. Quatre ans plus tard, pour un
autre vol, c'est elle encore qui fait toute la
coordination scientifique de cette mission.

Octobre 1992, le grand jour attendu. Elle est
80 enfin désignée remplaçante de Jean-Pierre
Haigneré. Alors commence son véritable en-
traînement de cosmonaute. Décembre 1994, elle
est enfin désignée cosmonaute pour le vol
Cassiopee.

85 Le travail intensif commence : langue russe,
parfaite connaissance du véhicule Soyouz qui
emmène les cosmonautes dans l'espace, cours
théoriques sur les systèmes de bord et enfin
sports variés – tennis, natation, musculation, ski
90 de fond. La manière d'obtenir ces si jolis bras.
Ce sont eux, plus que les muscles des jambes,
qui permettent de se déplacer dans la station
Mir où elle va rester deux semaines. Et peut-
être de se tenir parfois cramponnée à la fenêtre :
95 « Il y a un risque, c'est de n'aller là-haut que
pour faire son métier, de passer à côté de
l'aventure. Il faut que je réserve un peu de
temps libre pour moi, pour profiter de mon
séjour dans l'espace. »

*d'après D.L., dans « Libération » du
17-18 août 1996*

noot 3

l'apesanteur = de gewichtloosheid

Depuis 68 la bande dessinée n'est plus ce qu'elle était

Entretien avec Francis Lacassin, grand connaisseur de bandes dessinées.

– *Quel est votre premier souvenir de bande dessinée ?*

– F.L. : Mickey Mouse et Félix le chat, que j'avais découverts au cinéma. Je devais avoir cinq ou six ans et je me suis piqué d'un tel amour pour ces deux bestioles que mes parents ont commencé à m'acheter *Le Petit Illustré* et *Le Journal de Mickey*. Du coup j'étais un enfant très sage. Du coup aussi, lorsque je suis entré à l'école, l'institutrice est venue dire à mes parents : « Qu'est-ce que c'est ? Votre enfant sait lire couramment. » Mes parents n'en revenaient pas, ils étaient plutôt en panique ! Mais lorsque nous avons fondé le Club des bandes dessinées avec entre autres l'écrivain Evelyne Sullerot et le cinéaste Alain Resnais, j'ai découvert que, parmi les douze membres du conseil d'administration, six avaient appris, comme moi, à lire dans *Le Journal de Mickey*.

– *Vous créez en effet, en 1962, un club sans précédent dans le monde, le Club des bandes dessinées. Comment est née cette fantaisie de grand garçon ?*

– F.L. : Ce grand événement dans ma vie est plus ou moins dû au hasard. En 1959 il y a eu de graves inondations dans le Midi et toute ma collection de bandes dessinées a disparu. Pour essayer de la reconstituer j'ai mis une annonce dans *Le Chasseur français* et j'ai passé un an à faire le tour de France de tous les gens qui m'avaient répondu : ouvrier mécanicien, militaire de carrière, médecin, etc. Nous avons procédé à des échanges, et puis nous avons décidé de faire quelque chose ensemble. Et voilà !

– *Et combien y avait-il de membres ?*

– F.L. : Nous avons fixé le nombre à 100, mais nous sommes montés jusqu'à 1 800. On y rencontrait des gens bizarres, comme par exemple l'écrivain Umberto Eco⁴). Nous faisons toutes sortes de choses : rééditions, publications d'inédits, création d'expositions, de salons. A la fin, nous possédions même une revue tirée à 3 000 exemplaires intitulée *Giff-Wiff*. Dans l'un des numéros, Umberto Eco avait écrit un article sur *Superman*. Il faisait des conférences dans des couvents⁵) et me disait : « Croyez-le ou non, il manque toujours des bandes dessinées, lorsque je les compte en partant ! » Le club a disparu, emporté par les événements de Mai 68⁶), mais il y en a eu d'autres.

– *Pour vous Mai 68, c'est une catastrophe dans l'histoire de la BD ?*

– F.L. : N'exagérons rien ! Mais c'est vrai qu'à partir de là, les dessinateurs se sont tous mis à faire la même chose. Sous la double influence de la BD américaine et des événements de Mai 68 ils ont déclaré : « J'en ai marre de dessiner des héros charmants, triomphants, comme Tintin et Astérix ! Maintenant je suis libre, je fais ce que je veux ! » On voit apparaître une BD spécialiste des problèmes de société avec des héros laids et dégoûtants. Alors les enfants ont abandonné la BD et les magazines de BD ont disparu.

– *Non content de regretter la pauvreté de la bande dessinée actuelle, vous annoncez depuis dix ans sa disparition.*

– F.L. : Je crois que la bande



dessinée a détruit sa propre culture. La BD c'était le rêve, l'évasion pour le plus grand nombre. La BD actuelle cherche au contraire à s'ancrer dans la réalité. Il faut dire que la pensée rationaliste n'a jamais fait la vie facile à la bande dessinée. Après la guerre, on trouvait une vingtaine de journaux illustrés pour enfants à Paris. Ce qui n'a pas plu à tout le monde. Communistes et gaullistes ont décidé ensemble de placer toutes les publications pour enfants sous censure. Cette commission a fait supprimer le journal *Tarzan* à cause du personnage jugé asocial. Pensez ! un type en slip qui ne travaille pas et n'a pas d'enfants ! Cela a même causé la faillite d'un éditeur...

– *La mort de la BD est-ce la mort de la littérature populaire ?*

– F.L. : Oui, les créateurs ont perdu le contact avec le public de masse, un public peu cultivé qui aimait avoir peur, sourire, rêver, pleurer à travers des personnages universels. ■

d'après une interview par Catherine Argand, dans « Lire », février 1996

noot 4 Umberto Eco: schrijver van de beroemde roman *De naam van de Roos*

noot 5 un couvent = een klooster

noot 6 Mai 68: in mei 1968 eisten de Franse studenten op radikale wijze hervormingen van de maatschappij

La petite reine de Strasbourg



Finis les embouteillages, adieu la pollution, la bicyclette est la solution aux problèmes urbains.

Il flotte un air nouveau sur Strasbourg. Est-ce le tramway très futuriste, mis en service en novembre 1994 ? Ou Strass, le plan de circulation qui fonctionne depuis février 1992 et qui interdit la traversée du centre-ville aux voitures ? Ou le bannissement des voitures de la place Kléber, exclusivement réservée maintenant aux piétons ? Ou le ballet silencieux des vélos qui circulent dans la ville ? En sept ans, la cité des Strasbourgeois a complètement changé.

La capitale alsacienne doit 32 d'abord à la volonté politique de son maire, la socialiste Catherine Trautmann, entrée à l'hôtel de ville en 1989, puis confortablement réélue en juin dernier. Le tramway fut le gros dossier de sa première période. Et maintenant l'équipe municipale désire mieux partager l'espace public entre piétons, cyclistes et automobilistes : la réhabilitation du vélo comme mode de transport urbain. Elle est d'autant plus importante que Strasbourg, situé entre les Vosges et la Forêt-Noire, est confronté à de graves problèmes 33. Qui sont causés pour 80% par des gaz d'échappement. L'enthousiasme de ses habitants pour le vélo, la « petite reine », est tel que Strasbourg, malgré son climat dur, détient le record du tour de pédale : 13% des transports mécanisés se font à bicyclette, alors qu'à Nantes, ce chiffre ne dépasse pas 6%. La métropole alsacienne 34 d'atteindre 25% en l'an 2005.

La ville de Strasbourg est exemplaire en ce qui concerne 35 avec laquelle on s'est attaqué au mal qui mine les grandes métropoles : la toute-puissance du dieu Automobile. « Nous avons voulu un changement de la logique traditionnelle, selon laquelle on donne toujours davantage d'espace 36 en centre-ville. Nous avons, au contraire, stabilisé le nombre des places de stationnement depuis 1989. Et mon ambition est même de diminuer leur nombre dans l'hypercentre », dit

Roland Ries, premier adjoint au maire de Strasbourg. La clé du succès de l'expérience strasbourgeoise, c'est d'avoir osé 37 l'espace offert à l'automobile en ville au profit des transports en commun et des deux-roues, (malgré les protestations du lobby automobile et des commerçants). Le vélo semble donc un outil privilégié, parmi d'autres, pour rendre la ville plus humaine.

Dans cet esprit, la CUS (communauté urbaine de Strasbourg) a 38 en 1994 une charte⁷⁾ du vélo, inspirée de l'exemple de grandes villes allemandes (Karlsruhe, Francfort, Heidelberg...), suisses (Berne, Bâle), belge (Gand). On y trouve trois priorités. Au premier rang : la construction de pistes et bandes cyclables, de voies piétonnes et de zones où la vitesse est limitée à 30 km/h.

Deuxième priorité : la lutte contre le vol. « Alors que les voitures sont équipées de serrures électroniques, il n'existe pas de bons antivols pour vélos », s'indigne Jean-Luc Marchal de la CUS. Pour 39 les vols de vélos, Strasbourg a placé 2 000 arceaux en forme de « U » retourné, sur une quinzaine de sites et utilisés comme points d'attache. Un véloparc gardé de deux cents places a également été ouvert près de la gare, accessible contre un abonnement annuel de 150 F (ou contre 5 F par jour). Pour faire face aux demandes, un second parking est en cours de construction.

Donner une autre image du cycliste est une autre priorité de la charte du vélo. « En France les cadres supérieurs ne se déplacent pas à vélo, 40 les banquiers de Berne vont au bureau à bicyclette », affirme Jean-Luc Marchal.

« Il faut 41 du vélo des villes en profitant de la mode du vélo tout terrain », conclut Roland Ries. Espérons que les élus des autres grandes villes, à commencer par Paris, saisissent le message et décident enfin à donner à leurs habitants les moyens de pédaler en paix.

d'après Philippe Baverel, dans « L'Événement du jeudi » du 8 au 14 février 1996

noot 7

une charte = een handvest

A vendre : la Lune

1 L'expression « demander la Lune », qui
signifie qu'une demande est impossible va
peut-être disparaître. C'est en tout cas la
conclusion que l'on pourrait tirer d'une histoire
5 peu banale dans laquelle on voit un citoyen
américain et un autre, allemand, dire tous les
deux qu'ils possèdent - rien que ça ! - la Lune.

Toute l'histoire commence en 1980. Dennis
Hope, un homme d'affaires californien
10 particulièrement rusé, a eu l'idée d'exploiter le
homestead act, qui donne depuis 1862 à tout
citoyen des Etats-Unis le droit de déclarer sien
un territoire sans propriétaire. Sur cette base
juridique presque oubliée, les autorités de San
15 Francisco acceptent donc de l'enregistrer
comme... propriétaire de la Lune. Gardant bien
les pieds sur terre, Dennis Hope vend alors
1 700 parcelles de sol du satellite terrestre. Au
prix de 16 dollars les 700 hectares, les
20 demandes n'ont pas manqué. Même Ronald
Reagan et Clint Eastwood ont souhaité avoir
leur part du gâteau lunaire.

Seulement, un retraité allemand est venu
mettre un grain de sable dans les rouages bien
25 huilés de cette entreprise commerciale. Martin
Juergens, ayant appris la nouvelle, a en effet
affirmé début août à une radio allemande que
la Lune appartenait déjà à sa famille depuis le
15 juillet 1756, date à laquelle Frédéric II le
30 Grand l'aurait offerte en témoignage de sa
reconnaissance à l'un de ses ancêtres.
Persuadé que les archives secrètes de la
Prusse possèdent toujours les documents
originaux qui prouvent ce don, il a demandé à
35 son gouvernement de faire valoir ses droits sur
la Lune.

Les juristes, désespérés, s'arrachent déjà
les cheveux. Selon les traités internationaux, la
Lune n'est en effet la propriété d'aucune
40 nation.

*d'après Denis Bersauter, dans « Le Point »
du 24 août 1996*

L'explosion du temps partiel



1 1 Dans l'élégante petite maison du numéro
38 du Galileiplantsoen, le long d'un des canaux
d'Amsterdam bordé de verdure, il y a toujours
un adulte à la maison pour s'occuper des trois
5 enfants. Car, tout comme sa femme Mieke,
Jos ne travaille que 32 heures, quatre jours par
semaine. C'est au début de sa carrière, en
1979, que ce cadre, employé à la Sécurité
sociale, a fait le choix de travailler à temps
10 partiel. « Je gagnais pas mal ma vie et même
si j'ai un petit peu perdu d'argent et que je n'ai
pas fait une aussi belle carrière que mes
copains d'études, j'ai choisi de partager ma vie
entre mon travail et ma famille. »

2 15 Au royaume de Sa Majesté la reine Beatrix,
Jos et Mieke sont loin d'être une exception :
ici, un salarié sur trois travaille moins de 32
heures par semaine. Un record européen,
encouragé autant par les syndicats que par la
20 crise économique. La réduction du temps de
travail est en effet l'une des clés de la réussite
hollandaise. D'ailleurs, la plupart des 100 000

emplois créés l'an passé sont à temps partiel
et le ministre des Affaires sociales, Ad
25 Melkert, parie que « dans une quinzaine
d'années le travail à temps partiel sera la règle
et le temps plein l'exception. »

3 Mais si l'explosion du temps partiel
concerne un bon tiers des salariés, il touche en
30 fait essentiellement les femmes : 65% de
celles qui travaillent ont, bon gré mal gré,
choisi cette formule, contre seulement 16%
d'hommes. A l'origine de ce déséquilibre : les
crèches sont en nombre insuffisant, les écoles
35 ferment en début d'après-midi et, pour
certaines femmes qui aimeraient travailler
plus, les obstacles sont nombreux. Le système
fiscal punit les familles qui disposent de deux
salaires et la société exerce une véritable
40 pression : les Néerlandais considèrent qu'il ne
faut pas laisser l'éducation de l'enfant à l'Etat.

4 Bref, bien qu'émancipées, les femmes sont
encouragées à rester chez elles. Pour preuve,
Elisabeth Paski, responsable du dossier
45 femmes au FNV, le syndicat ouvrier, nous dit
sans cynisme que « s'occuper de sa famille,
c'est quand même plus satisfaisant que de
travailler à l'usine... »

5 Autre désavantage du système : il est bien
50 difficile de revenir en arrière. « Ces dernières
années, raconte Jos, j'avais besoin d'argent et
j'aurais aimé reprendre un travail à temps
plein. Mais c'est impossible. Mon chef de
service m'a expliqué qu'on ne peut pas
55 changer après coup l'organisation du travail... »

R.G., dans « Le Point » du 4 janvier 1997

Einde